

La Maison-Dieu, 195, 1993/3, 91-107

Robert LE GALL

ANNÉE LITURGIQUE ET VIE SPIRITUELLE

LA vie spirituelle d'un être humain ne saurait être un processus d'évasion de la prison terrestre pour gagner le monde des idées, comme l'a exposé Platon dans *Le Mythe de la caverne*. Le mystère de l'incarnation rédemptrice en quoi se résume toute la foi chrétienne assume pleinement le temps, où se réalise notre salut à tous : la réincarnation, qui séduit de plus en plus nos contemporains, ne prend au sérieux ni le temps ni l'homme ; comme le Christ s'est offert « une fois pour toutes » sur la Croix¹, nous n'avons qu'une vie pour « choisir la vie », selon l'exhortation du Seigneur à Israël dans le *Deutéronome*².

L'Église, Épouse du Fils de Dieu devenu Fils de l'homme, est « experte en humanité³ » ; à ce titre, elle donne toute sa place au temps, comme elle l'a particulièrement souligné dans le récent concile. Les cycles que sa liturgie nous propose ne sont aucunement un retour

1. He 7, 27 ; 9, 12.26.28 ; 10, 10.

2. 30, 19.

3. L'expression est de Paul VI : cf. discours à l'O.N.U. le 17 octobre 1965 (DC 1965, c. 1732).

à l'âge d'or⁴, qui gommerait les déperditions temporelles, mais une avancée progressive vers la Jérusalem d'en haut, de jour en jour, de semaine en semaine et d'année en année.

Notre vie spirituelle est donc liée au temps. Chaque an nouveau est « une année de grâce du Seigneur⁵ ». Les *libres propos* qui suivent ne veulent qu'illustrer cette réalité de nature et de grâce.

Les astres et le temps

La condition humaine est inséparable de la durée, et plus exactement de cette durée qu'on appelle le temps, succession liée aux mouvements des astres, puisque notre vie entière est rythmée par la rotation de la terre autour du soleil, accomplie en une année, et par la rotation de la terre sur elle-même en vingt-quatre heures : notre journée.

Le culte de toutes les religions sacralise ces deux rythmes principaux de notre vie, honorant aussi la révolution de la lune autour de la terre en un mois lunaire. La liturgie de l'Ancienne Alliance intégrait le cycle mensuel, puisque le calendrier d'Israël était lunaire, célébrant néoménies et pleines lunes : « Sonnez du cor au mois nouveau, à la pleine lune, au jour de votre fête⁶. » La liturgie ecclésiale n'a guère retenu le cycle mensuel lunaire, à une exception près, qui est de taille, puisque la date de la fête de Pâques est liée à la pleine lune de printemps, le 14 du mois de nisan.

Le soleil, la terre et la lune conditionnent notre existence avec ses années, ses mois et ses jours. Il reste la semaine, honorée dès la première page de l'Écriture par les six jours de la création et par le repos divin du

4. Cf. M. ELIADE, *Le Mythe de l'éternel retour (Archétypes et répétition)*, Gallimard, Paris, 1949 ; *Aspects du mythe*, Gallimard, Paris, 1963.

5. Is 61, 2 ; Lc 4, 18.

6. Ps 80, 4 ; cf. Nb 10, 10.

septième jour ⁷ : elle nous rappelle que tout part de Dieu pour aboutir à son repos ; ainsi la liturgie est-elle source et sommet, dans l'acte de Dieu, de tout l'agir de l'Église ⁸.

La semaine n'est pas sujette aux astres, mais les jours de la semaine se réfèrent à eux : le dimanche est le jour du Seigneur, le vrai Soleil (*sunday* en anglais et *Sonntag* en allemand) ; le lundi est le jour de la lune ; le mardi celui de Mars ; le mercredi celui de Mercure ; le jeudi celui de Jupiter ; le vendredi celui de Vénus et le samedi celui de Saturne (*saturday* en anglais).

Les astres sont des créatures, des serviteurs, « ouvriers de son désir ⁹ », c'est-à-dire du dessein divin de salut : il est bon de le rappeler à une époque d'incertitude où beaucoup courent aux horoscopes et aux thèmes astraux pour lire leur destin. Celui-ci n'est pas le *fatum* aveugle qui, tel un rouleau compresseur, écrase tout sur son passage. Les cycles liturgiques concentriques du jour, de la semaine et de l'année nous font avancer plus ou moins vite, comme les plateaux des vitesses sur le moyeu de la roue arrière d'un vélo, vers le repos de Dieu et en Dieu.

L'histoire du salut dans la liturgie

Le dessein divin reçu par la révélation judéo-chrétienne ne ressemble pas à la roue fixe du karma de l'hindouisme, qui engendre la désespérance face à la perspective de réincarnations indéfinies ; il avance de façon linéaire comme fait une bicyclette. On discute beaucoup de nos jours sur les caractéristiques du *big-bang* qui paraît être à l'origine du monde des galaxies en expansion, mais la science d'aujourd'hui prend au sérieux ce que les chrétiens professent quand ils parlent de création : l'univers a un

7. Le premier chapitre de l'évangile selon saint Jean honore aussi une semaine inaugurale : celle de l'appel des premiers disciples (1, 19-51 avec les trois *lendemain*s des versets 29, 35, 43), qui débouche sur les cieus ouverts.

8. Constitution sur la sainte liturgie *Sacrosanctum concilium* de Vatican II (citée SC), n° 10.

9. Ps 102, 21.

commencement et une fin, l'un et l'autre liés au Créateur ; il est l'œuvre d'une liberté transcendante qui laisse leur initiative aux libertés des personnes, dont les décisions dessinent une histoire.

L'histoire du salut est une réalité de base pour l'intelligence du second concile du Vatican ; elle fut mise en valeur par les travaux patristiques et par le renouveau liturgique, commencés dès le XIX^e siècle. Elle donne leur juste place aux deux notions de sujet et d'histoire, privilégiées par la philosophie moderne, souvent de façon idéologique, en les situant dans une perspective plus complète : « Si le même Dieu, enseigne la Constitution sur l'Église dans le monde de ce temps, est à la fois Créateur et Sauveur, Seigneur et de l'histoire humaine et de l'histoire du salut, cet ordre divin lui-même, loin de supprimer la juste autonomie de la créature, et en particulier de l'homme, la rétablit et la confirme au contraire dans sa dignité¹⁰. »

La quatrième prière eucharistique présente après le *Sanctus* un heureux condensé de l'histoire du salut qui part de la création pour aboutir au don de l'Esprit Saint, constituant les arrhes du Royaume à venir. Cette histoire est une série d'alliances qui préparent l'Alliance Nouvelle et éternelle scellée dans le sang du Christ, Fils de Dieu, que consommera son dernier avènement.

Tout point de l'histoire du salut est situé par rapport à un avant et par rapport à un après. La liturgie voulue par Dieu fait que cette situation n'est pas une simple référence : en effet, l'acte liturgique est un *mémorial* dans lequel Dieu est dit « se souvenir de l'Alliance¹¹ », pour que le peuple s'en souvienne aussi, selon les recommandations constantes du *Deutéronome*, par exemple¹². Le souvenir rituel des hommes n'aurait aucune véritable efficacité s'il n'était pas relié au « souvenir » de Dieu. C'est en rejoignant, par le rite qu'il a lui-même instauré, l'acte de Dieu, que le passé peut être actualisé vérita-

10. *Gaudium et spes*, n° 41.

11. Gn 8, 1 ; 9, 15 ; 19, 29 ; Ex 2, 24 ; 6, 5 ; Lc 1, 54.72.

12. 4, 9 ; 5, 15 ; 8, 2.11.14.18.19 ; 9, 7 ; etc.

blement. Dans la mesure où la liturgie associe Israël au dessein éternel de Yahvé, la célébration de l'Alliance rend contemporain, non seulement de son instauration au Sinaï, mais encore de sa consommation dans les temps messianiques. Quand le souvenir de l'homme se laisse joindre au « souvenir » de Dieu, le passé, le présent et l'avenir sont comme télescopés : la célébration du mémorial liturgique fait déjà participer l'assemblée de Yahvé à la réalité eschatologique du salut, c'est-à-dire à son éternité bienheureuse.

Les célébrations liturgiques d'Israël après le Sinaï réfèrent son présent à ce grand « jour de l'Assemblée ¹³ » dans le passé, tout en préparant une alliance meilleure, annoncée par les prophètes. Dans la célébration pascale, en particulier, on supplie Dieu « qu'il se souvienne du Messie » ; ce qui veut dire qu'on lui demande de faire apparaître le Messie et de hâter la parousie.

Il en va de même pour le sacrifice de la Nouvelle Alliance après que le Christ l'a offert en sa propre chair « une fois pour toutes ». La « divine liturgie », comme les Orientaux appellent le sacrifice eucharistique, situe le présent de l'Église par rapport au Calvaire dans le passé et par rapport à la Jérusalem d'en haut dans l'avenir, comme nous le chantons après la consécration : « Nous proclamons ta mort, Seigneur Jésus, nous célébrons ta résurrection, nous attendons ta venue dans la gloire. »

Dans le présent de la messe, le Calvaire est actualisé et la parousie est anticipée. L'acte liturgique ne gomme pas la triple dimension du temps, mais au contraire, en le situant réellement dans la totalité du dessein divin, lui confère mystérieusement sa plénitude. Par la présence de l'Esprit Saint, « qui achève toute sanctification ¹⁴ », tout acte liturgique télescope ainsi le passé, le présent et l'avenir pour nous placer dans l'actualité éternelle du plan divin du salut. Ceci est particulièrement vrai de l'Eucharistie où l'Église offre au Père le sacrifice de son Fils incarné, réellement présent sur l'autel, glorieux, en

13. Dt 10, 4.

14. Prière eucharistique 4 avant le récit de l'Institution.

état de victime, puisque son corps et son sang sont séparés. Le sacrifice eucharistique nous place au centre de l'histoire du salut : l'heure pour laquelle il est venu ¹⁵, l'heure qui récapitule en les assumant tous les autres sacrifices, l'heure de son retour au Père dans la gloire.

L'année liturgique, déploiement du mystère

Si, comme nous avons tenté de l'expliquer, tout acte liturgique dans l'Église — et singulièrement la messe — est porteur de tout le mystère de notre foi, est-il nécessaire de l'étaler au long de l'année ? Il est vrai qu'une messe du temps « ordinaire » est aussi riche en substance que la messe du jour de Noël ou du jour de Pâques, ce qu'il faut maintenir. Cependant, nous sommes des êtres successifs qui avons besoin de rythmes démultipliés, ceux qui jalonnent de façon complémentaire notre existence : la journée, la semaine, les saisons et l'année.

C'est tous les jours Pâques à la messe, mais ce l'est plus significativement chaque dimanche, et plus encore à Pâques, solennité des solennités. L'année liturgique trouve son centre dans la célébration du triduum sacré, qui célèbre successivement l'institution de l'Eucharistie à la dernière cène, la passion, la mort et la résurrection du Christ, comme le font à chaque messe, au cœur de la prière eucharistique, le récit de l'Institution et l'anamnèse. Ce triduum, déjà restauré par le pape Pie XII, culmine dans la veillée pascale ; il faut malheureusement regretter qu'elle soit si peu fréquentée par les fidèles, que l'Église invite cette nuit sainte à communier sous les deux espèces pour une participation plus significative à tout le mystère pascal. Comparativement, ils viennent plus nombreux aux célébrations du Jeudi et du Vendredi saints, ainsi qu'à la messe du jour de Pâques.

S'est passé pour l'année liturgique ce que les exégètes ont constaté dans la composition des Évangiles : les premiers chapitres consacrés à l'enfance de Jésus, tout

15. Jn 12, 27.

au moins en saint Matthieu et en saint Luc, sont postérieurs dans leur rédaction aux récits de son ministère public et « de son départ, qu'il allait accomplir à Jérusalem ¹⁶ ». Ainsi, dès le début de l'histoire de l'Église, a été célébré le mystère pascal, même s'il y eut au cours des premiers siècles quelques dissensions au sujet de la date de Pâques. Ce n'est qu'à partir du IV^e siècle que l'on commence à célébrer la Nativité du Seigneur avec les principales manifestations (ou « épiphanies ») qui l'ont signalée : adoration des mages, baptême dans le Jourdain, noces de Cana.

Les deux cycles de la Nativité et de Pâques occupent environ quatre mois de l'année : un bon mois pour le premier, et trois mois pour le second. Chacun a un temps de préparation, puis un temps festif, l'un et l'autre encadrant les solennités de Noël et de Pâques. L'avent et le carême ouvrent chacun des cycles, qui se prolongent dans le temps de Noël et de l'Épiphanie ou dans le temps pascal. La restauration liturgique issue de Vatican II a fait de la fête du Baptême du Seigneur une heureuse « Pentecôte » du cycle de la Nativité.

D'un cycle à l'autre, la transition est ménagée à la fois par cette fête du Baptême du Seigneur, rite préfiguratif de tout le mystère pascal, et par le premier dimanche de carême où est toujours lu le récit de la tentation de Jésus au désert, ces deux événements se suivant dans les Évangiles ¹⁷.

Les saisons et les fêtes

Le mystère chrétien que nous célébrons jour après jour, semaine après semaine, année après année, se résume dans l'Incarnation rédemptrice. Le cycle de la Nativité tourne autour de l'Incarnation, tandis que celui de Pâques

16. Lc 9, 31.

17. Mt 3, 13-17 et 4, 1-11 ; Mc 1, 9-11 et 12-13 ; Lc 3, 21-22 et 4, 1-13, ici séparés par la généalogie.

gravite autour de la Rédemption. Les périodes de l'année où on les parcourt ont une tonalité adaptée à ces mystères.

L'avent, qui passe toujours trop vite, commence au moment où le soleil tend au plus bas de sa course : les ténèbres qui s'épaississent font espérer avec les prophètes l'avènement de la lumière véritable dont parle le Prologue de l'évangile selon saint Jean ; à partir du 17 décembre, on l'attend avec amour comme la Vierge Mère¹⁸. Le Verbe naît de Marie dans un grand silence et une ineffable simplicité. Les jours sont les plus courts de l'année, mais la lumière rasante du soleil est chaude, dorée : c'est peut-être la plus belle. Tout cela donne à Noël un climat d'intimité chaleureuse, celle de la famille groupée autour de l'enfant. Évidemment, cette atmosphère de recueillement affectueux ne vaut que pour notre hémisphère Nord, ce qui n'est pas sans poser de problème au Sud. Le cycle de Noël est celui de la contemplation silencieuse de l'immense mystère de l'Incarnation.

Le mystère de la croix n'aurait aucun sens, aucune efficacité rédemptrice, si celui qui fut crucifié n'avait pas été Dieu. La tendresse de l'enfance nous touche tous, et notre véritable jeunesse est devant nous, en Dieu ; en même temps, nous nous reconnaissons pécheurs et nous savons qu'opère dans le monde un « mystère d'impiété¹⁹ » ; nous avons besoin de pénitence et de conversion. C'est sans doute pourquoi le carême est le temps liturgique le plus sacré de l'année²⁰ : tous les autres, y compris le temps pascal, admettent assez facilement certaines fêtes des saints ; les quarante jours qui conduisent à Pâques « dans la joie du Saint Esprit²¹ » sont privilégiés : ils sont austères, mais font sourdre une joie profonde, celle du cœur purifié qui se découvre aimé par son Sauveur.

Le carême s'ouvre vers la fin de l'hiver, où tout est dépouillé, mais c'est aussi le moment où le printemps

18. Cf. la Préface du 17 au 24 décembre.

19. 2 Th 2, 7.

20. SC n° 109-110.

21. Règle de saint Benoît, chap. 49, 6.

approche : les oiseaux chantent, les bourgeons grossissent, la lumière monte. On sait que la Pâque juive coïncidait avec deux fêtes païennes : celle de l'offrande des prémices du sol pour les agriculteurs sédentarisés et celle du sacrifice des premiers-nés du troupeau chez les pasteurs nomades, d'où les pains sans levain et l'agneau du repas pascal, qui deviennent ensemble à la dernière cène, lors de l'institution de l'Eucharistie, le Christ lui-même, offert pour notre salut.

Dans ces conditions, Pâques est la fête de la vie retrouvée après la mort, la solennité par excellence de notre renaissance, grâce à la mort et à la résurrection du Seigneur, « Prince de la vie ²² ».

Avant l'Ascension, les processions des rogations recommandent à Dieu tout ce qui pousse dans les jardins potagers, sur les haies fruitières ou même dans les bois ; on peut les faire plus tard. La fête de la Pentecôte, cinquante jours après Pâques, était originellement la fête de la moisson ²³ ; elle devient, par le don de l'Esprit promis par le Christ, celle de la mise au monde ou de l'envoi au monde de l'Église, première récolte pour le Christ, qui avait dit à ses disciples après sa rencontre avec la Samaritaine : « Levez les yeux et regardez les champs, ils sont blancs pour la moisson ²⁴. »

Au milieu de l'été, la Transfiguration le 6 août, puis l'Assomption le 15 août, nous montrent, dans le Christ d'abord, puis en Marie, l'aboutissement de notre pèlerinage, la pleine incandescence de la gloire. Vient ensuite l'automne qui nous rappelle dès le 14 septembre que la gloire passe par la croix et nous fait regarder assidûment vers l'aboutissement de notre foi lors de la fête des Anges le 29 septembre, au moment de celle de la Dédicace des églises, en octobre le plus souvent, jusqu'à la solennité de Tous les Saints le 1^{er} octobre. Les derniers dimanches

22. Ac 3, 15.

23. Cf. Ex 23, 14.

24. Jn 4, 35.

de l'année liturgique orientent vers le retour du Christ-Roi, que toute l'Église attend avec plus de ferveur dans le nouvel advent.

On constate le génie de l'Église qui passe sans heurt d'une année liturgique à l'autre, puisque la fin de l'année liturgique et le début de l'avent sont marqués par l'attente aimante de la parousie : « L'Esprit et l'Épouse disent : "Viens, Seigneur Jésus" ²⁵. »

De l'automne à l'automne donc, défilent les saisons chaque année, pour nous conduire de l'enfance à la gloire par la croix, à la suite d'une nuée de témoins ²⁶. La liturgie fait de notre course annuelle autour du soleil, de solstice à équinoxe, l'entrée progressive dans le mystère du Christ.

Temporal et sanctoral

Pour dessiner cette trajectoire, l'année liturgique déroule successivement les cycles de Noël et de Pâques, puis les semaines du temps ordinaire, qui définissent le « temporal ». Les fêtes des saints s'inscrivent sur cette trame qui a pour fond le mystère pascal, sans cesse célébré. Marie, la mère de Dieu, est à la tête du pèlerinage de la foi qui nous fait suivre « le chef de notre foi ²⁷ » : de l'Immaculée-Conception à l'Assomption, les fêtes mariales jalonnent de mois en mois toute l'année. N'est-elle pas « belle comme la lune ²⁸ », comme la pleine lune, elle sur qui resplendit le Soleil de justice, elle que la liturgie de sa nativité salue du beau titre d'« aurore du salut ²⁹ » ? Chaque mois aussi, ou presque, paraît un apôtre, un des Douze qui ont suivi Jésus et nous invitent à emboîter leur pas.

Le sanctoral est ainsi le cortège du temporal : il nous est bon de fêter ceux des nôtres qui ont su se laisser

25. Ap 22, 17.20.

26. He 12, 1.

27. *Ibid.*, 12, 2.

28. Ct 6, 10.

29. Prière après la communion du 8 septembre.

conduire jusqu'à la plénitude de la vie dans le Christ ; ils nous rappellent qu'il est possible à chacun de nous de tendre à la charité parfaite, puisque nous sommes tous appelés à la sainteté, comme l'enseigne le chapitre 5^e de la Constitution sur l'Église.

Parfois cependant, la nuée de témoins peut faire écran à la pure lumière du Mystère, quand leurs fêtes encombrent le calendrier. Le Concile a demandé qu'il soit allégé : « On orientera les esprits des fidèles avant tout vers les fêtes du Seigneur, par lesquelles se célèbrent pendant l'année les mystères du salut. Par suite, le propre du temps recevra la place qui lui revient au-dessus des fêtes des saints, pour que le cycle entier des mystères du salut soit célébré comme il se doit³⁰. »

Depuis le concile Vatican II, par la grâce de Dieu et pour la joie de l'Église, nombreuses sont les béatifications et les canonisations. De nouveaux saints trouvent place dans le calendrier, venus de divers continents et dont l'exemple a une portée catholique, tels saint Maximilien Kolbe, les martyrs d'Ouganda ou ceux de Corée. Ils grignotent insensiblement le temporel. Il convient donc de ne pas oublier la prescription du Concile : « Pour que les fêtes des saints ne l'emportent pas sur les fêtes qui célèbrent les mystères sauveurs en eux-mêmes, le plus grand nombre d'entre elles seront laissées à la célébration de chaque église, nation ou famille religieuse particulière : on n'étendra à toute l'Église que les fêtes commémorant des saints qui présentent véritablement une importance universelle³¹. »

Le grand nombre des mémoires facultatives permet en effet de donner une place suffisante au temps ordinaire, sans lequel les fêtes elles-mêmes n'auraient plus de relief.

30. SC n° 108.

31. *Ibid.*, n° 111.

Les heureuses redites du temps ordinaire

La réforme du calendrier a pu assurer le respect du dimanche ; seules les fêtes du Seigneur l'emportent sur lui, ainsi que les célébrations locales de la dédicace de l'église et de son patron³². Par contre, il existe des semaines où les mémoires sont nombreuses : il est alors possible, pour honorer le temps ordinaire, d'user d'abord de la liberté de célébrer ou de ne pas célébrer les mémoires facultatives ; on peut encore faire les mémoires obligatoires, quand il n'y a pas de pièces propres, de façon minimale, c'est-à-dire en ne prenant à la messe comme à l'office qu'une oraison (sans compter le texte propre de l'office des lectures).

Le temps « ordinaire » n'est pas un temps banal ou passe-partout. L'adjectif *ordinaire* vient du mot latin *ordo*, qui est très noble : il connote la régularité, la belle ordonnance, le rythme souple et puissant de l'essentiel. Aimer le temps ordinaire, c'est avancer vers Dieu sur la voie royale des mystères du salut, c'est marcher avec le Christ au pas de son Église.

Notre vie humaine aime les variations rythmiques. Après le cycle de Noël ou celui de Pâques, nous apprécions de retrouver le temps ordinaire qui ne souligne plus tel ou tel aspect du mystère sauveur, mais vit ce mystère dans la force de sa simplicité.

Il faut aimer les « fêtes ». Tout le monde sait ce que sont les jours « fériés ». En latin, le mot pluriel *feriae* signifie un jour consacré au repos, un jour de fête. Dans la langue liturgique, le mot « férie » désigne un jour de semaine : il s'agit de la célébration la plus simple du calendrier. Pour un chrétien qui vit par l'Esprit Saint de la vie du Seigneur ressuscité, toute journée est festive, toute heure est sacrée ; il appréciera de temps en temps une série de fêtes qui le feront entrer dans le mystère du Christ par la voie d'une reposante adhésion à l'essentiel.

32. SC, n° 106.

Certains missels pour le mois choisissent, lors d'une succession de fêtes, de varier, comme il est possible, les oraisons des dimanches ordinaires. On peut préférer la reprise de l'oraison du dimanche précédent, deux, trois ou quatre fois et plus : il nous est bon de réentendre et même de mémoriser ces vénérables formules qui, semaine après semaine, impriment insensiblement dans l'âme toute une forte théologie spirituelle. Les instituteurs et les professeurs savent les bienfaits de la répétition. La liturgie de l'Église est d'une grande pédagogie : elle sait le prix des redites, pour que les formules s'inscrivent dans nos mémoires vivantes ; en les sachant « par cœur », elles nous aident à nous laisser conduire par l'Esprit Saint tous les jours et tout le jour.

Les cycles des lectures liturgiques

L'Église aime les redites aux trois niveaux que nous connaissons bien : celui du jour, celui de la semaine et celui de l'année ; il faut en ajouter un quatrième : un cycle de trois ans. Chaque jour, à la messe et aux différentes heures, il est bon de reprendre la même oraison ; chaque semaine, nous l'avons dit, il est d'usage de faire de même, tout au moins pour les fêtes, avec l'oraison du dimanche. Pour les lectures de la messe, les rythmes des répétitions sont plus amples : en semaine, le cycle des lectures est annuel pour les quatre évangiles, bisannuel pour les premières lectures (saint Paul ou l'Ancien Testament) ; le dimanche, il est trisannuel.

Au début de la réforme liturgique, il pouvait sembler que la table de la parole de Dieu était trop abondamment servie, à tel point que certains se sentaient perdus devant la richesse des textes proposés. Après une vingtaine d'années, on se rend compte que la répétition fait tranquillement son œuvre : aux trois cycles de lectures susdits, on en vient à retrouver les péripécies avec joie : elles sont attendues comme des amies.

Cette entrée de tout le peuple de Dieu dans l'univers de la parole de Dieu vivante et efficace³³ est un des plus beaux fruits de la réforme³⁴. Des publications mensuelles très maniables mettent à la portée de tous les fidèles les textes de la messe et même certaines parties de la liturgie des heures : de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, chacun peut alimenter sa vie de foi aux sources unificatrices de la liturgie ; cette dernière est en effet « la source première et indispensable à laquelle les fidèles doivent puiser un esprit vraiment chrétien³⁵ ».

Les livrets mensuels dont nous venons de parler, même s'ils ne remplacent pas les missels, sont d'excellents moyens pratiques pour que chacun puisse vivre quotidiennement au pas de la liturgie avec toute l'Église. La prière personnelle pourra partir des textes du jour : ils deviendront de plus en plus un ferment d'unité pour la vie de chacun et pour toute la communion ecclésiale.

Pour pénétrer plus en profondeur dans l'esprit vraiment chrétien qui émane de la liturgie, on fréquentera volontiers les « années liturgiques ». On sait l'importante et durable influence exercée par *L'Année liturgique* de Dom Guéranger³⁶ : non seulement elle sait introduire avec finesse chaque temps liturgique aux trois plans historique, mystique et pratique, avant de commenter généreusement les particularités de chaque jour important du temporal ou du sanctoral, mais encore elle propose à la méditation du lecteur quelques textes empruntés à diverses traditions, gallicane, mozarabe ou orientale, ce qui a fait des nombreux volumes de cette œuvre une initiation profonde et large à la liturgie, accessible à un vaste public.

Il est sûr que le style de Dom Guéranger, comme celui de ses contemporains, a vieilli ; les textes des lectures ne

33. He 4, 12.

34. Cf. SC n^{os} 24, 35, 51 ; JEAN-PAUL II, Lettre apostolique *Vicesimus quintus annus*, du 4 décembre 1988, n^{os} 8, 12.

35. SC n^o 14.

36. Le premier volume est paru en 1841. Cf. Dom C. JOHNSON, *Dom Guéranger et le renouveau liturgique. Une introduction à son œuvre liturgique*, Téqui, coll. « Croire et savoir » 8, 1988, p. 31-32, 235, 285-348.

sont plus les mêmes à la même place, ce qui rend la fréquentation de cette petite « somme » plus difficile. Une édition allégée et adaptée a été réalisée par Solesmes en 1948 : elle n'a pas connu la diffusion qu'elle aurait méritée³⁷.

D'autres bénédictins ont pris la suite de Dom Guéranger pour proposer les commentaires appropriés de la liturgie rénovée par le second concile du Vatican. Dom Adrien Nocent, moine de Maredsous et professeur à l'Institut pontifical de liturgie du Collège Saint-Anselme à Rome, a publié entre 1975 et 1977 sept volumes intitulés *Célébrer Jésus Christ. L'année liturgique*³⁸. Plus récemment, sept autres volumes sont parus sous le titre *Jours du Seigneur. Année liturgique* : ils sont rédigés par les auteurs du *Missel dominical de l'assemblée* et du *Missel de l'assemblée pour la semaine*, sous la direction des Pères Gantoy et Swaeles, moines de Saint-André de Clerlande³⁹.

Il importe assurément de fréquenter ces divers commentaires, car « ce que l'Année Liturgique opère dans l'Église en général, elle le répète dans l'âme de chaque fidèle attentif à recueillir le don de Dieu. Cette succession des saisons mystiques assure au Chrétien les moyens de cette vie surnaturelle, sans laquelle toute autre vie n'est qu'une mort plus ou moins déguisée ; et il est des âmes tellement éprises de ce divin successif qui se déploie dans le Cycle catholique, qu'elles arrivent à en ressentir physiquement les évolutions, la vie surnaturelle absorbant l'autre, et le Calendrier de l'Église celui des astronomes⁴⁰ ».

37. Il faut signaler *L'Année du Seigneur*, traduction française en deux tomes, éd. Beyaert, Bruges, coll. « Renaissance et Tradition », 1946, de Domna Aemiliana LOEHR, moniale de Herstelle en Allemagne.

38. Éd. universitaires Jean-Pierre Delarge, Paris.

39. Éd. Brepols, Turnhout, 1988.

40. Préface générale de *L'Année liturgique*, t. I, Oudin, Paris, 1890, p. XIX-XX.

Conclusion

Le texte de Dom Guéranger qui vient d'être cité, au-delà des formules de l'époque, illustre bien cette symbiose des rythmes naturels et des cycles liturgiques, qui n'est que l'application à grande échelle, celle de l'espace et du temps, de la loi fondamentale ou de la règle de notre destinée : la « synergie » entre la nature et la grâce ou, plus précisément, le jeu subtil, dramatique et merveilleux, de la liberté de Dieu et de la nôtre.

Il s'agit de nous laisser conduire dans toute la profondeur du mystère du Christ par la maternelle pédagogie de l'Église. Le « tricycle » liturgique, qui avance sur les roues du jour, de la semaine et de l'année, nous fait progresser sur la voie royale de l'amour révélé et célébré en Jésus Christ ; « tricycle » qui est aussi celui des cycles principaux de Noël et de Pâques, auxquels s'ajoute celui du temps ordinaire.

Dans l'acte sans cesse repris de la rencontre de Dieu et de son peuple pour la célébration de leur Alliance, la liturgie rythme notre existence quotidienne, hebdomadaire et annuelle dans l'adhésion au Christ, Époux de l'Église et sa Tête. Aucune vie spirituelle ne peut faire l'économie de la sainte liturgie, qui est le milieu le plus complet où le chrétien se nourrit et grandit. L'héritage de Vatican II et l'application authentique de la réforme liturgique nous le rappellent, en nous donnant les moyens de le mieux comprendre et de le vivre plus intensément. Est vrai des textes de la liturgie ce que la Constitution sur la Révélation divine enseigne sur la Tradition : « La perception des choses aussi bien que des paroles transmises s'accroît, soit par la contemplation et l'étude des croyants qui les méditent en leur cœur, soit par l'intelligence intérieure qu'ils éprouvent des choses spirituelles⁴¹. » Comme l'a écrit Dom Guéranger, en ses *Institutions liturgiques*, la liturgie n'est-elle pas « la Tra-

41. *Dei Verbum*, n° 8.

dition même à son plus haut degré de puissance et de solennité ⁴² » ?

Déployés tout au long de l'année, honorés chaque dimanche et repris tous les jours, les mystères du Christ « sont en quelque manière rendus présents tout au long du temps », pour que les fidèles soient « mis en contact avec eux et remplis par la grâce du salut ⁴³ ».

Dom Robert LE GALL, o.s.b.

42. Victor Palmé, Paris-Bruxelles, 1878, p. 3.

43. SC n° 102.